Anne ALOMBERT, *De la bêtise artificielle. Pour une politique des technologies numériques*, Paris, Allia, 2025, 139 p.

Rémy Demichelis

Dans Réseaux 2026/5 N° 258 , pages 221 à 225
Éditions La Découverte

ISSN 0751-7971
ISBN 9782348094392
DOI 10.3917/res.259.0221
Date de mise en ligne : 20/10/2026

Article disponible en ligne à l'adresse
https://shs.cairn.info/revue-reseaux-2026-5-page-221?lang=fr

CAIRN.INFO

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.

Distribution électronique Cairn.info pour La Découverte.
Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.
Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

La Découverte | Téléchargé le 21/10/2026 sur https://shs.cairn.info via IP Paris - Institut Polytechnique de Paris (IP: 194.57.247.3)

Anne ALOMBERT, *De la bêtise artificielle. Pour une politique des technologies numériques*, Paris, Allia, 2025, 139 p.

Par Rémy DEMICHELIS

« Ce ne sont pas les savoirs humains qui sont remplacés par les machines, mais le travail vivant qui est transformé en capital fixe » (p. 26). Dans son dernier essai, la philosophe Anne Alombert, maîtresse de conférences à l'université Paris 8, ne s'emploie pas tant à montrer la « bêtise » des systèmes d'intelligence artificielle (IA) que la dégradation et la dépossession qu'elles induisent sur notre intelligence à des fins économiques. S'inscrivant clairement dans la lignée de Bernard Stiegler, l'autrice souligne qu'à l'automatisation des savoir-faire succède maintenant celle des savoir-penser. Avec un horizon qui se dessine déjà, « la notion d'"intelligence artificielle" recouvre une nouvelle révolution industrielle, qui implique le risque de l'automatisation et de la prolétarisation de la pensée » (p. 24). À la fois désincarnées et mystifiées par un capitalisme technologique débridé, les machines ne sauraient cependant se montrer à la hauteur de toute l'expérience humaine – dont elles se sont pourtant nourries et qu'elles compromettent à présent. En la sabotant, elles risquent ainsi de remettre également en cause les conditions même de leur existence.

L'ouvrage s'organise en 22 chapitres, dont la cohérence globale n'est pas immédiatement évidente – si ce n'est qu'ils abordent tous la notion d'IA –, ce qui donne un aspect rhapsodique à l'ensemble. Les premiers chapitres sont consacrés à l'IA générative et à la mystification de cette technologie. Les chapitres 4 à 6 reviennent sur l'histoire de la philosophie des technologies et expriment clairement l'héritage de Stiegler. L'idée de « prolétarisation » par les outils informatiques, déjà présente chez le philosophe français (qui est lui-même un héritier de Marx), est plus amplement développée dans les chapitres 7 à 10 sous l'angle de la « misère symbolique » (p. 69) qu'ils produisent, une misère qui compromet la possibilité même de rencontrer l'autre, comme le soulignent les chapitres 11 à 15. Cela est mis en évidence avec les réseaux sociaux et les conséquences de l'IA générative dans leur écosystème. Enfin, les derniers chapitres exposent des solutions techniques, juridiques et politiques, partiellement inspirées

DOI: 10.3917/res.259.0221

par la réflexion développée par Lê Nguyên Hoang et Jean-Lou Fourquet, dans leur ouvrage *La dictature des algorithmes* (Éditons Tallandier, 2024). L'autrice y plaide pour un recours aux « technologies herméneutiques » (p. 106), qui favorisent la libre appropriation et l'interprétation par leurs propres utilisateurs.

Les trois premiers chapitres se concentrent donc sur cette mystification produite par des entrepreneurs des nouvelles technologies, tels que Sam Altman (OpenAI) ou Elon Musk (Tesla, SpaceX, X). Ils entretiennent l'idée qu'il serait possible de pouvoir bientôt aboutir à une IA qui aurait un niveau équivalent, voire supérieur, à l'intelligence humaine et dotée d'une certaine autonomie. Ce mythe des « esprits numériques » (p. 20) a l'avantage de dissimuler les intérêts propres à chacun des acteurs, en détournant la lumière des enjeux économiques pour l'orienter sur un fantasme terriblement fascinant. Cela apporte une certaine crédibilité aux pouvoirs de ces systèmes éthérés, dont les avancées techniques ne sont pas remises en cause.

Cependant, les entreprises qui déploient massivement l'IA sont bien réelles, et leur fonctionnement n'a rien de mystique : ce sont de grandes consommatrices de ressources naturelles, d'électricité et de travail bon marché. Les besoins de refroidissement des *data centers* menacent l'approvisionnement en eau des habitants en Espagne ou en Uruguay. Par ailleurs, ces infrastructures pourraient, d'après l'Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie, utiliser 6 % de la production électrique en France en 2050. Même le président de Google, Eric Schmidt, n'hésite pas à céder à l'exubérance, en annonçant que l'IA, prétendument « superintelligente », capterait 99 % de l'électricité mondiale d'ici 2030 (voir p. 27 pour tous les chiffres cités) ; un mal pour un bien, diront certains. Mais, outre la démesure, le problème réside aussi dans « l'effet rebond » (p. 28), souligne Alombert, c'est-à-dire le fait que les économies en ressources engrangées avec les innovations sont aussitôt compensées et dépassées par une plus grande adoption. Le capitalisme entre donc dans une nouvelle phase depuis que l'IA a rendu possible « la division industrielle du travail intellectuelle » (p. 23), mais, s'il produit un profond changement civilisationnel, il le fait aussi toujours avec la même logique d'exploitation des ressources humaines et terrestres.

La Découverte | Téléchargé le 21/10/2026 sur https://shs.cairn.info via IP Paris - Institut Polytechnique de Paris (IP: 194.57.247.3)

Les chapitres 4 à 6 mettent en lumière la mutation à l'œuvre, d'abord à la flamme des textes anciens. Alombert voit ainsi dans la pensée de Platon un lointain écho à ce que nous fait vivre l'IA générative. Elle rappelle la dénonciation de l'écriture par l'auteur antique – à travers la voix de Socrate –, lorsque celle-ci sert simplement à apprendre et à réciter des discours sans s'approprier les connaissances. Cette technique est cependant désignée comme un « *pharmakon* » par Platon. Or, comme l'a souligné Jacques Derrida (*La dissémination*, 1972), le terme grec peut aussi bien vouloir dire « poison » que « remède ». Il y a une ambivalence fondamentale des techniques qui versent dans le poison, lorsqu'elles se passent de l'interprétation humaine, c'est-à-dire lorsque celui qui les emploie ne s'approprie pas les savoirs qu'elles portent. L'emploi du terme « *pharmakon »* pour parler des outils informatiques est devenu un « *topos »* de la philosophie des technologies depuis que Stiegler, élève de Derrida, en a fait usage pour parler de l'automatisation de la mémoire, où il évoquait déjà la « prolétarisation » que produit son extériorisation dans l'informatique (voir Stiegler *et al.*, 2014)[1]. Avec l'expansion de l'IA générative, Cette approche redevient aujourd'hui un sujet d'actualité dont Alombert se saisit.

L'autrice applique cette pensée sur ce nouvel objet dans les chapitres 7 à 10 : « L'expression s'extériorise dans les systèmes algorithmiques » (p. 50), ce qui conduit à une « prolétarisation » non seulement de la pensée, mais aussi de « l'expression » (*ibid.*). L'ambivalence du *pharmakon* ne signifie pas pour autant que les technologies peuvent être neutres ; elles ont toujours un effet sur nous. En l'occurrence, les systèmes d'IA populaires tendent de plus en plus à se substituer à nos capacités intellectuelles et détruisent le peu d'efforts que nous fournissons pour formuler notre pensée, jusqu'à nous confiner à une « misère symbolique » (p. 69) – thème également cher à Stiegler (dans un livre du même nom de 2004). C'est une conséquence de ladite prolétarisation : dépossession et perte de savoir-faire, de savoir-penser, de savoir-s'exprimer. Afin d'illustrer son propos, Alombert ne manque pas de citer l'étude du MIT intitulée *Your Brain on ChatGPT* (2025), selon laquelle l'usage du logiciel d'IA générative réduirait la connectivité cérébrale et les capacités d'apprentissage. Ce type de système compromet les conditions de possibilité de l'interprétation, de

1. Stiegler B., Béja A., Padis M.-O. (2014), Le numérique empêche-t-il de penser ?, *Esprit*, p. 66-78. https://doi.org/10.3917/espri.1401.0066.

La Découverte | Téléchargé le 21/10/2026 sur https://shs.cairn.info via IP Paris - Institut Polytechnique de Paris (IP: 194.57.247.3)

l'imagination et, finalement, du dialogue, car, « l'on s'adresse toujours à une altérité qu'il nous faut imaginer » (p. 52). Sans cette imagination, la communication humaine se délite. Or, les systèmes d'IA ne fournissent qu'une répétition stochastique du même ; « ils ne créent rien » (p. 73) et ne nous invitent certainement pas à aller vers l'autre.

Les chapitres 11 à 15 mettent justement en évidence la tendance des outils numériques à devenir des « objets anti-transitionnels ». Au contraire des « objets transitionnels » décrits par Donald Winnicott – tels que le doudou de l'enfant qui lui permet d'aller vers autrui grâce à cette présence rassurante et « transitionnelle » entre l'espace familial et le monde extérieur –, les systèmes d'IA, au premier rang desquels les nouvelles générations de *chatbot*, nous renferment sur nous-mêmes. Ils nous entretiennent dans nos certitudes et nous rendent incapables de nous confronter à d'autres points de vue. Loin d'encourager l'expression de la subjectivité, ils entretiennent des comportements moutonniers sans égard pour le ressenti individuel. Selon l'autrice, les réseaux sociaux et leurs recommandations probabilistes en constituent l'exemple le plus édifiant. En effet, ils compromettent par la même occasion l'architecture productiviste de l'IA : avec un web pollué de contenus synthétiques qui sont choisis par des individus subvertis toujours plus conformistes, l'originalité s'efface, et les modèles d'« apprentissage machine » risquent de ne plus pouvoir progresser, c'est-à-dire de ne plus pouvoir affiner leurs résultats pour se confronter avec succès à l'indétermination du réel.

Alombert ne s'arrête toutefois pas au constat, et les derniers chapitres sont consacrés à de nombreuses solutions, plusieurs s'appuyant même sur les nouvelles technologies. Elle plaide ainsi pour un recours à des « technologies herméneutiques » (p. 106), qui favorisent la recherche et l'interprétation de la part des utilisateurs, leur singularité et la délibération collective, comme Wikipédia. C'est le pendant « remède » du *pharmakon* numérique. L'autrice cite également des exemples déjà mentionnés par Nguyên Hoang et Fourquet dans leur ouvrage précité. Il s'agit de Tournesol, un *plug-in* (petit logiciel additionnel) qu'ils ont conçu pour donner plus de choix aux utilisateurs dans l'algorithme de recommandation de contenus sur YouTube « crowdsourcé », où ce sont les usagers eux-mêmes qui décident des vidéos pertinentes. Il s'agit aussi de Pol.is, une plateforme adoptée par le gouvernement taïwanais pour permettre aux citoyens de débattre de propositions

La Découverte | Téléchargé le 21/10/2026 sur https://shs.cairn.info via IP Paris - Institut Polytechnique de Paris (IP: 194.57.247.3)

politiques dans un cadre serein, c'est-à-dire en donnant plus de visibilité aux idées qui parviennent à convaincre des personnes aux points de vue divergents. Contrairement aux réseaux sociaux qui encouragent l'affrontement et mènent parfois à la polarisation politique, cette interface incite à tenir des propos nuancés et mesurés, toutefois au risque de créer un « consensus mou » (p. 110), d'où l'importance d'un « pluralisme algorithmique » (p. 116-117), comme l'avaient déjà souligné les États généraux de l'information, dont le rapport a été rendu en 2024.

« La seule question porteuse d'avenir est celle de comprendre comment adopter les technologies dont nous dépendons pour qu'elles ne deviennent pas des poisons », conclut Anne Alombert (p. 134). L'autrice signe ainsi un court ouvrage dans la droite ligne de la théorie critique continentale des technologies, avec des apports issus aussi bien de travaux plus anciens que de recherches les plus récentes, pour aborder l'explosion de l'IA générative, sans oublier les systèmes de recommandation conçus sur les mêmes algorithmes. Une lacune apparaît toutefois au fil du livre : la faible considération apportée aux textes juridiques, alors que l'autrice demande que le secteur soit mieux encadré, et qu'il commence déjà à l'être, même si l'application de la loi demeure perfectible. Outre le Règlement général sur protection des données (RGPD), le Digital Markets Act (DMA), le Digital Services Act (DSA) et l'AI Act auraient pu être davantage évoqués, d'autant que ce dernier apporte un début de réponse aux questions posées.

Reste enfin un regret : celui de l'absence de références à un ouvrage de philosophie de l'esprit. Le titre peut laisser croire qu'il s'agit d'une démonstration de l'absence de conscience dans les systèmes d'IA, mais ce n'est pas le sujet. L'autrice insiste bien sur le rôle du ressenti dans l'originalité et le talent des humains, mais tout le monde n'est pas forcément capable de se montrer à la hauteur de cette exigence, IA ou non.

La Découverte | Téléchargé le 21/10/2026 sur https://shs.cairn.info via IP Paris - Institut Polytechnique de Paris (IP: 194.57.247.3)